FEUILLETON.

LES ASSASSINS DU LIBAN,

ROMAN HISTORIQUE,

PAR HENRI AUGU.

PREMIÈRE PARTIE.

LES VOLEURS DE FEMMES.

I.

LE KAIRE SOUS LES MAMELOUKS.

(Suite.)

S'étant assuré, par un coup d'œil rapide, qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait les entendre, mais ne remarquant pas que le vieillard en se cachait à une vingtaine de pas derrière un groupe de chameaux à la voix agre, qui criaient à plein gosier, qu'étonnamment de marraba ou violon à accords de cris de cheval, le prétendu Maggrebin demanda rapidement en assez bon Dérouk :

— Vous, Ali ! A-t-on débouqué ? On est Kléber !

— Depuis hier, 11 moudior (1er juillet 1798). J'arrive cet soir de la plage d'Alexandrie, et mes dessus, à l'heure qu'il est, nous sommes maîtres de la ville des Ptolémées !

— Et Kléber ?

— Avec sa division, composée de la 2e demi-brigade légère et des 25e et 75e de bataille ; il débouqué au Marabout, sous les pavés ; même du général en chef, qui était monté sur une dans galère.

— Rien n'a contrarié le débarquement, lieutenant Rivolet ?

— Un moment, Bonaparte fut inquiet..... Une voile paraissait à l'ouest : on crut que n'était un des bâtiments de l'escadre anglaise. Cette vue arracha au général en chef l'exclamation que voici : "Fortune, m'abandonnerais-tu ! Quoi ! pas seulement cinq jours !" Mais la fortune ne trahit pas nos espérances. C'était la frégate la *Justice*, qui arrivait de Malte..... Et vous, capitaine Omar, avez-vous de bonnes nouvelles à transmettre au général Bonaparte ?

— Hélas ! pas encore.....

— Ayant appris par le général Kléber que moi, son officier d'ordonnance, j'avais passé toute ma jeunesse au Kaire et que mes parents y résidaient encore, Bonaparte m'envoyé vers vous aussitôt que nous étions pris terre..... Il est impatient de savoir si vous avez réussi auprès du pacha.

— Je n'ai pu l'aborder encore ; mais ce matin, enfin, j'ai obtenu, à force d'or, la promesse du Cophte Ishâk qu'il me procurerait demain, après la sieste, une entrevue à la citadelle avec le pacha Abou-Baker.

— Et vous espérez !.....

— Lui remettre la lettre de Bonaparte qui lui fait connaître que les Français ne viennent en Egypte que pour y établir l'autorité du Sultan, avilie et méconnue par les Mamelouks, et le déterminer même à se joindre à nous et à nous livrer la ville du Kaire.

— La possession du Kaire est, en effet, des plus importantes. Mais est répété *secret*.

— Une vieille tradition, souvent justifiée par l'histoire, a appris aux habitants de l'Egypte que le conquérant qui se rend maître d'El Kahira le deviendra de toute la vallée du Nil.

— Ainsi, capitaine, je ne repartirai que demain pour avoir la réponse ?

— Vous avez tout le temps de voir votre famille au quartier des Francs, dans le voisinage duquel je me suis établi.

— Vous savez que mon père y résidait. Avez-vous eu occasion de voir ma mère, ma sœur Louise ?

— Je ne le pouvais, lieutenant, de peur de compromettre le succès de mon entreprise. Quoique je sois réellement Turc et mahométan, des relations avec une famille française dans les circonstances actuelles suffiraient à éveiller des soupçons chez des Mamelouks, dont la police est bien faite.

— Vous n'avez pas été inquiétés ?

— Je me suis fait passer, dès mon arrivée au Kaire, où me transporta une galère grecque, pour un marchand de Tunis, et nul ne devine en moi un capitaine français, un ancien officier de janissaires de l'armée de Servan, un compagnon de Kléber. Cependant.....

—Cependant ?

—Il y a quatre jours, à la porte des Arabes de la citadelle, j'aperçus en age de janissaires nommé Ahmed, qui a servi comme moi sous les ordres du pacha de Belgrade, en 1789, quand la Turquie faisait la guerre à l'Autriche, alliée de la Russie.

—Et cet homme ?

—Rien n'a contrarié le débarquement, lieutenant Rivolet ?

— Un moment, Bonaparte fut inquiet..... Une voile paraissait à l'ouest : on crut que n'était un des bâtiments de l'escadre anglaise. Cette vue arracha au général en chef l'exclamation que voici : "Fortune, m'abandonnerais-tu ! Quoi ! pas seulement cinq jours !" Mais la fortune ne trahit pas nos espérances. C'était la frégate la *Justice*, qui arrivait de Malte..... Et vous, capitaine Omar, avez-vous de bonnes nouvelles à transmettre au général Bonaparte ?

—Hélas ! pas encore.....

— Ayant appris par le général Kléber que moi, son officier d'ordonnance, j'avais passé toute ma jeunesse au Kaire et que mes parents y résidaient encore, Bonaparte m'envoyé vers vous aussitôt que nous étions pris terre..... Il est impatient de savoir si vous avez réussi auprès du pacha.

— Je n'ai pu l'aborder encore ; mais ce matin, enfin, j'ai obtenu, à force d'or, la promesse du Cophte Ishâk qu'il me procurerait demain, après la sieste, une entrevue à la citadelle avec le pacha Abou-Baker.

— Et vous espérez !.....

— Lui remettre la lettre de Bonaparte qui lui fait connaître que les Français ne viennent en Egypte que pour y établir l'autorité du Sultan, avilie et méconnue par les Mamelouks, et le déterminer même à se joindre à nous et à nous livrer la ville du Kaire.

— La possession du Kaire est, en effet, des plus importantes. Mais est répété *secret*.

— Une vieille tradition, souvent justifiée par l'histoire, a appris aux habitants de l'Egypte que le conquérant qui se rend maître d'El Kahira le deviendra de toute la vallée du Nil.

— Ainsi, capitaine, je ne repartirai que demain pour avoir la réponse ?

— Vous avez tout le temps de voir votre famille au quartier des Francs, dans le voisinage duquel je me suis établi.

— Vous savez que mon père y résidait. Avez-vous eu occasion de voir ma mère, ma sœur Louise ?

— Je ne le pouvais, lieutenant, de peur de compromettre le succès de mon entreprise. Quoique je sois réellement Turc et mahométan, des relations avec une famille française dans les circonstances actuelles suffiraient à éveiller des soupçons chez des Mamelouks, dont la police est bien faite.

— Vous n'avez pas été inquiétés ?

— Je me suis fait passer, dès mon arrivée au Kaire, où me transporta une galère grecque, pour un marchand de Tunis, et nul ne devine en moi un capitaine français, un ancien officier de janissaires de l'armée de Servan, un compagnon de Kléber. Cependant.....

—Cependant ?

—Il y a quatre jours, à la porte des Arabes de la citadelle, j'aperçus un age de janissaires nommé Ahmed, qui a servi comme moi sous les ordres du pacha de Belgrade, en 1789, quand la Turquie faisait la guerre à l'Autriche, alliée de la Russie.

—Et cet homme ?

—Il a reconnu en moi un frère en vieux de malheur. C'était pourtant l'ami de Youssouf, aujourd'hui grand vizir à Constantinople, qui, à cette époque, jura une haine mortelle à Kléber.....

—Oui, je sais : Kléber, sous-lieutenant dans le regiment autrichien de Kaunitz, passa quelque temps à Belgrade, auprès du pacha qui l'avait pris en amitié, lorsque le jeune lieutenant fut envoyé en parlementaire au quartier-général ottoman.

—C'est de cette époque que datent ma reconnaissance et mon dévouement pour Kléber. Vous savez qu'il me sauva la vie, en tuant dans auprès du pacha, que j'avais offensé..... Lorsque Kléber quitta le service de l'Autriche et revint en France, je le suivis à Belfort..... Mais la haine de Youssouf contre le jeune français avait rejailli sur moi.....

—Et il vous venait cette haine si profonde, capitaine ?

—Vous m'en demandez trop. Ce secret appartient à notre général. Il vous sinon il vous contera peut-être un jour ce qui lui arriva à Belgrade. Mais, à moi, il n'est point permis de soulever le voile qui recouvre une jeunesse orageuse.....

—Le général aime toujours les plaisirs, et il ne peut voir une jolie femme sans que son cœur.....

—Faux là dessus, lieutenant Rivolet ! Lion dans la bataille, Kléber redevient homme aussitôt le combat fini. Cela lui est permis, quoique soutient il se crée désembarras.

Malgré le ton sérieux avec lequel l'ancien janissaire venait de prononcer ces paroles, le jeune officier d'ordonnance se permit de dire en riant :

—Capitaine Omar, je crois que si le général avait votre nom et votre religion, il ne hésiterait de prendre les quatre femmes et le nombre illimité d'esclaves que permet le Koran. Il se prendrait au harem dîme d'un pâcha.....

—Il prendrait en Egypte et au Kaire ses *dîmes d'Opse*..... Et vous, capitaine, n'avez vous donc jamais cousu de la plaisir, ni l'amour ? Vous êtes Turc pourtant !

On eût plaisanté le musulman Omar sur sa religion, qu'il n'eût pas tressailli aussi vivement qu'à cette question du frivole jeune homme. Ce fut avec un accent sombre qu'il répondit :

—Parlons de choses plus sérieuses, lieutenant..... Comment êtes vous venu au Caire ? N'avez vous rencontré aucun parti d'Arabes ou de Mamelouks ?

—Au moment je changeai mon uniforme vert des guides contre l'entière, et mon bulbac contre le turban. Je me pourvus de ce bel et fringant mulet, auquel un Européen serait étonné de voir faire facilement ses quinze lieues dans la journée. Je me gardai bien de voyager par le désert à droite, ou se trouvent, dit-on, de nombreux Bédouins pour harceler l'armée, je pris par Rosette et remontai la rive gauche du Nil, en longeant le Delta.

—Et les Mamelouks ?

—J'en vis quelques centaines à Damanhour. Mais à Chebreis, ils sont quatre mille, avec des barques nombreuses sur le Nil et des retranchements pourvus de batteries.

—Et vous avez passé ?

—Je parle le turc comme l'arabe, et je connais les usages du pays. On me prit pour un Osmanli voyageur.

—Je vous que les beys sont prévenus et ont commencé leurs préparatifs de défense. Cependant, au Kaire même, rien n'y paraît. Le pacha se tient tranquille dans sa citadelle. Ibrahim bey n'a toujours l'air que de songer à amas sur ses trésors, et Murad bey à garner son harem..... Remettez ce salut, lieutenant Rivolet ! Vous vous rendez au quartier des France, n'est ce pas ?

—J'ai hâte d'embrasser ma mère. Et où allez vous aussi, capitaine ?

—Je me dirigeais vers le port de Boulaq, se prouvant y avoir des nouvelles indirectes des bords de la mer. Mais puisque j'ai ce bon heur de vous rencontrer, je retourne vers mon oqual.

—Mécomprenez vous ?

—Je vous quitte en ce pas avant le porte de votre quartier, par prudence. Marchons.

L'officier des guides remonta sur son mulet, et, accompagné du faux Maggrebin, se dirigea vers le quartier des Francs.

Aucun des deux n'avait fait attention à une scène singulière, mais courte, qui avait eu lieu du côté des chameaux au début de leur entretien.

Le moine vagabond, qui avait certainement espionné le Maggrebin, s'était mis tout à coup, en en qualité de derwiche tourneur, à danser sur ses talons en répétant le mot : Aâ ! Il avait tourné ainsi jusqu'à ce que, haletant épuisé, il allât tomber à quelque pas des deux officiers français. Le derwiche moine s'était parfaitement orienté en jouant le tourbillon, et ce n'était pas sans dessein qu'il était venu se coucher, et simulant l'épuisement, le long de la rapat du canal.

Le capitaine Omar et le lieutenant des guides, en devenant des pratiques du derwiche et de leur embonnement suivi d'une prostration complète, avaient continué leur conversation, sans prendre garde au moine.

Mais ce dernier les avait écoutés de toutes ses oreilles, et bien qu'il ne sût qu'imparfaitement le français, qu'il avait eu peu appris en mendiant dans le quartier El Afrang, il avait compris une partie de ce qu'ils disaient.

Dès qu'ils eurent vous s'éloigner, le santon se leva précipitamment pour se rendre vers la citadelle.

II.

UN SOMBRE PERSONNAGE.

Après avoir franchi les vieux remparts de la ville, le moine mahométan arrive au pied du *Mokattam*, nom qui signifie montagne escarpée.

Le santon prit la rampe qui menait à la porte des Janissaires, opposée à celle des Arabes.

Il s'adressa à un soldat de la célèbre milice, qui le conduisit aussitôt à l'ancienne El Azab, garde des forts tours crénelées comme les deux autres casernes. Devant la caserne, le soldat dit au derwiche d'attendre.

Bientôt parut un age de janissaire, aux longues moustaches retombant sur une barbe déjà blanchie, au teint coloré, au ventre assez prédominant, et fumant dans un bonka turque.

—O Ahmed ! sommeil te porte ici ! demanda le santon en salutant.

—Bien, témoigne à Dieu ! Et toi, Abou Chanfara ?

—Allah est grand !

Après ce préambule et ces salutations que manquent rarement de s'échanger [illegible] même qu'il s'agisse de [illegible] vous [illegible] jeune Frank dégénéré en effet, il a d'un maréchal d'El Afrang, officier de pacha Français Kléber.

—Tu as entendu ce qu'ils disaient ?

—Ce Maggrebin est bien Amar, l'ancien janissaire de l'armée de Servan.

—Et Kléber est dans l'armée des Francs ?

—Il a débouqué hier à Alexandrie.

—Déjà !

—Ce jeune kléber (officier) l'a reconnu à Omar, mais ovelles l'ont entendu. Mais les Mamelouks ne parlement pas de l'avenir encore de l'éminement.

—Et ces cavaux la barbe en signe de satisfaction.

—Tuéi ! c'est bon ! dit-il. Le vieux Youssouf sera enflammé et se réconciliera avec le pacha Ibrahim ! Et moi, je hâte le moment Ishâk de m'avoir prévenu de l'arrivée à Mont d'un paquet français qui vientait parler en pacha et de me livrer aux [illegible]

—Peut-il retourner vers El Afrang, à la porte duquel le Bouadiin a chaisé son logis ?

—Non, tu ne parle pas pour Sinabout.

—Pour Sinabout ! Bédi, c'est bien loin.

—Les Bédiés croyaient le nourrissaient en secret, et avec ces quelques séquins, le sédentaire en ane.

L'ogre tendit une bourse de cuir au santon, qui empressa de la glisser dans sa ceinture arabesque et déchiquetée.

—Tu [illegible] un grand vizir Youssouf une [illegible] vous préparez, et qui lui Bey, contre [illegible] Ali, qui [illegible] Age, [illegible] Kléber [illegible] Ali [illegible] Kléber [illegible] Ali [illegible] Kléber [illegible] Ali